

— **M**ON pauvre Charles, tu n'as jamais aimé vivre à borgnon !

Léa laisse sa canne contre le bras du voltaire qui se trouve dans l'encoignure et fait jouer l'espagnolette. La fenêtre résiste un peu puis cède d'un coup. Une vitre vibre.

Il faudrait remettre du mastic. Quand la bise souffle, on sent passer l'air comme sous le pont du canal.

Elle pousse les persiennes et cligne des yeux au grand soleil. Son visage ridé garde une noblesse qui fait d'elle une femme encore belle. Son œil clair flambe de vie. Posées sur la barre d'appui en fonte, ses longues mains maigres n'osent pas empoigner le métal froid. Les articulations des doigts sont légèrement déformées par l'arthrite, mais les ongles sont soignés. Léa porte une alliance très mince et une autre bague où étincelle un petit solitaire. Sur sa robe noire toute droite et sévère, pend, à une fine chaîne en or, une minuscule médaille de la Vierge.

De cette croisée du premier étage, on découvre l'avenue de la Paix où passent des voitures qui vont

vers la place Grévy. A l'heure matinale, peu de véhicules circulent dans l'autre sens. Entre les branches tordues des platanes élagués aux moignons luisants, le regard plonge dans un vaste jardin méticuleusement tenu. Léa contemple un moment les allées bordées de buis taillés court, les massifs encore fleuris, les arbres fruitiers noirs sur leur tapis d'or et de rouille.

Dire que Charles se faisait du souci pour le jour où on construirait en face ! Le voilà parti, et il n'en n'est même pas question.

Léa demeure quelques instants à respirer en regardant le ciel, puis, sentant la fraîcheur, elle se retire.

Elle repousse la fenêtre qu'elle accroche sans la fermer complètement, et se retourne lentement en prenant la fine canne noire à bec d'argent qu'elle utilise à l'intérieur de son appartement. Elle n'est pas infirme, mais souffre de douleurs dans les genoux. Le docteur Tillieu trouvait son cœur beaucoup plus fatigué que celui de son mari. Mais, ce que disent les médecins, il faut en prendre un peu et en laisser pas mal !

Son regard inspecte lentement la pièce. Comme à la découverte d'un monde inconnu, il s'attarde sur les gravures, la bibliothèque, les vieux classeurs verts écornés. Le front se plisse sous les cheveux gris tirés vers un chignon serré. Un léger tic agace sa lèvre supérieure qui se froisse vers la gauche. Son nez se fronçe tandis que sa gorge émet un curieux petit bruit de cartilages frottés l'un contre l'autre.

Léa quitte le bureau dont elle referme la porte doucement. Elle gagne l'extrémité de l'étroit couloir, ouvre un placard profond où elle allume une faible ampoule sous un abat-jour bordé de perles multicolores. De nombreux cartons empilés occupent tout le fond du réduit. A droite, sous une planche portant des boîtes plus grandes et une valise brune, sont suspendus des vêtements d'homme et de femme, des cannes et des parapluies. En face, quatre planches inclinées montrent une importante collection de chaussures.

La vieille dame prend sans hésiter une paire d'assez forts souliers noirs à boucles de cuivre, quitte ses pantoufles et se chausse sans s'asseoir, avec une adresse des jambes et une souplesse du dos qui ne sont guère de son âge. Elle enfle un manteau noir léger, puis se coiffe d'un chapeau haut de fond et très étroit de bord. Une voilette descend devant ses yeux. Elle choisit une canne plus solide, à poignée recourbée en corne claire et à virole de cuivre rouge. Elle éteint la lampe et repousse la porte sur cette obscurité qui sent fort un mélange de lavande, de cire et de naphthaline.

Dans le vestibule, elle va jusqu'à un petit meuble étroit où elle prend son sac à main et un trousseau de trois clés. Son œil, qui semble vraiment scruter tous les recoins, passe une rapide inspection.

— Allons, en route !

Sa voix est nette, un peu comme si elle lançait un ordre, mais avec une certaine élégance dans la manière.

Quand j'étais capitaine

Après avoir fermé les deux verrous de sécurité et enfoui son trousseau de clés tout au fond de son sac, elle lance un regard inquiet à la porte voisine. Son tic de gorge paraît énorme dans ce silence.

Léa descend avec beaucoup de précautions. Parvenue au palier du demi-étage qui prend jour par le verre martelé de la porte des cabinets, elle s'arrête le temps de regarder encore vers le haut. Rien ne bouge. Léa paraît soulagée.

Au rez-de-chaussée, elle fait deux pas dans la direction de la porte qui se trouve en dessous de la sienne, s'arrête. Ses lèvres remuent comme si elle suçait un bonbon. Léger haussement des épaules, petite hésitation puis, comme sur un ordre impératif, demi-tour rapide et silencieux direction : la sortie.

AU débouché du large porche qui permet de passer sous l'immeuble pour aller de la rue à la cour, Léa prend à droite. Tournant le dos à la place Grévy, elle s'éloigne du centre de la ville. Aux piétons qui la saluent, elle répond par un petit sourire et un bref hochement de tête.

Après l'avenue des Gaubert et la voûte de pierres sales sur laquelle montent la garde les séphamores aux yeux rouges du chemin de fer, le trottoir plus étroit est désert. Les voitures moins nombreuses roulent plus vite. Léa va de son pas assuré et parfaitement régulier.

Tout de même, certaines gens n'ont pas pour trois sous de bienséance. Venir le lendemain des obsèques lui demander si elle a l'intention de garder son garage ! Il faut un certain aplomb.

De toute manière, l'automobile de cet énergumène couche dehors depuis plus de deux ans. Alors, cette fichue mécanique a pris l'habitude, elle ne risque plus de s'enrhumer...

Quand on n'a pas de quoi loger sa voiture, on va à pied... Bien sûr, que Léa va le garder, son garage !

Que pourrait-elle faire du fourbi qu'il y a dedans ? Un brocanteur ? Naturellement qu'un brocanteur débarrasserait tout ça. Il ferait même une belle affaire !

Indignée, elle s'arrête, regardant à droite et à gauche comme pour prendre à témoin les maisons et les jardins, puis repart, toujours furieuse.

Il n'y va pas avec le dos de la cuillère, ce mufle-là ! Ça lui paraît peut-être des vieilleries sans intérêt, mais elle y tient, à ses vieilleries. Il ferait beau voir qu'on les lui enlève. Elle est encore capable de se défendre ! Et comment donc !

Léa s'anime. Son poing gauche crispé reste collé contre son manteau à cause du sac qui pend à la saignée de son bras replié, mais la main droite se lève de temps en temps. Les doigts serrent toujours la canne, excepté l'index qui se tend pour une menace. Cependant, le pas reste tout à fait régulier, même lorsque la canne ne touche plus le sol.

Parvenue devant la grille du cimetière, Léa s'arrête et semble un instant s'interroger. Un haussement d'épaules, un mouvement de tout le corps exactement comme si elle voulait se retrouver à l'aise dans ses vêtements, elle suspend sa canne à son avant-bras gauche le temps de poser sa main à plat sur son chapeau. Un déplacement à peine perceptible et le chapeau est parfait. La gorge grogne. Léa reprend sa canne de la main droite et passe la petite grille avec beaucoup de dignité, sans un regard pour la maison du gardien ouverte derrière un étalage de plantes en pots.

Elle progresse à peine plus lentement ici que sur le trottoir. Sa canne a un balancement toujours régulier. Il semble que le caoutchouc trouve à chaque déplacement l'endroit parfait où se poser sur les graviers. Les lèvres de la vieille dame avancent, s'entrouvrent, remuent, mais nul son n'en sort.

À l'endroit où se dresse le monument aux morts, au centre d'une double couronne de tombes toutes pareilles, Léa oblique à gauche et prend la première allée transversale. Son regard fixe le mur où cette allée va buter. Elle marche ainsi un bon moment avant que son regard ne se porte sur sa droite, vers une pierre grise, dont seul le devant émerge d'un amoncellement de fleurs fanées. Elle ralentit encore puis, lorsqu'elle n'est plus qu'à une dizaine de pas, elle accélère. Sa canne a à peine le temps de toucher le sol.

Une croix de granit délavé domine les gerbes tassées d'où monte un relent de pourriture. Une grosse couronne bandée d'une écharpe tricolore semble écraser le reste.

Léa ferme un moment les yeux. Deux larmes coulent sur ses joues, s'arrêtent aux rides, hésitent, puis reprennent leur chemin. Le menton s'est plissé, les lèvres remuent. Un souffle en sort :

— C'est trop tôt...

Un long moment passe. Le silence est troublé par de lointains bruits de voitures. Dans un pré invis-

ble, une vache meugle. Très haut, un avion de ligne traverse l'espace et son grondement n'en finit plus de décroître.

Léa demeure figée. Ses paupières se sont rouvertes sur un regard plus sombre, habité de lueurs dures. Du bout de sa canne, elle soulève une gerbe flasque d'où neigent quelques pétales. Au pied de la tombe, un lézard paraît, hésite et avance jusqu'à l'angle où il s'immobilise un instant avant de filer vers la pierre voisine derrière laquelle il disparaît.

Léa qui l'a suivi des yeux revient aux fleurs fanées qu'elle contemple un moment d'un air absent. D'une voix faible, un peu tremblante, elle murmure :

— Mon pauvre Charles... l'Afrique, c'est loin !

Elle exécute un quart de tour à droite et reprend sa marche. Ses yeux sont un peu plus rouges que tout à l'heure, ses lèvres sont pincées, peut-être sur des mots qu'elle a du mal à retenir.

Léa se promène en silence entre les tombes durant un bon moment.

Ce matin, le cimetière est presque désert. Deux marbriers qu'elle ne connaît pas travaillent à mettre en place un gros caveau. Elle s'arrête pour les observer : un compagnon dans la trentaine et un apprenti tout juste sorti de l'enfance. C'est seulement lorsqu'elle se met à parler qu'ils interrompent leur besogne pour se tourner vers elle.

— Vous faites un beau métier, messieurs.